



CHAPITRE V

L'entrée triomphale. — Jonction de Cambier et Popelin. — Les premiers travaux à Karéma. — Légende du lac Tanganika. — Moussamvoura, *l'esprit du Diable*. — Mort de « Sosankalli ». — Une chasse émouvante.

CEPENDANT de rudes labeurs attendaient l'expédition dans le Mgounda-Mkali, sinistre contrée dépourvue de vivres et d'eau : les entassements de roches abrupts y alternent avec d'inextricables halliers plantés d'acacias aux cruels aiguillons, qui font au-dessus des têtes comme une voûte hérissée de crampons. A tout instant, accrochés aux branches par les fardeaux qu'ils portent, les pauvres éléphants sont arrêtés ; pour les dégager on abat autour d'eux les arbres qui les gênent, mais c'est là

un travail des plus énevants qui retarde la marche de la caravane entière.

Alors Carter envoya en avant-garde cinquante hommes armés de haches et de cognées, avec mission de tailler dans la forêt un large sillon où l'on pût passer sans encombre. Un autre inconvénient surgit aussitôt : les rameaux épineux, semés le long de la route, la rendaient impraticable aux malheureux porteurs dont les pieds nus étaient cruellement déchirés à chaque pas.

Puis vinrent les tirikésas, longues et douloureuses étapes à la recherche d'une zihoua où l'on pourra éteindre sa soif ; et cela pendant quinze jours consécutifs, sans rencontrer un seul village ni le moindre vestige de culture. Dans cette pénible traversée du Mgounda-Mkali, les éléphants ont prouvé une fois de plus, par leur courage et par leur résistance, qu'ils sont en réalité le plus précieux auxiliaire que puisse souhaiter l'explorateur européen en Afrique.

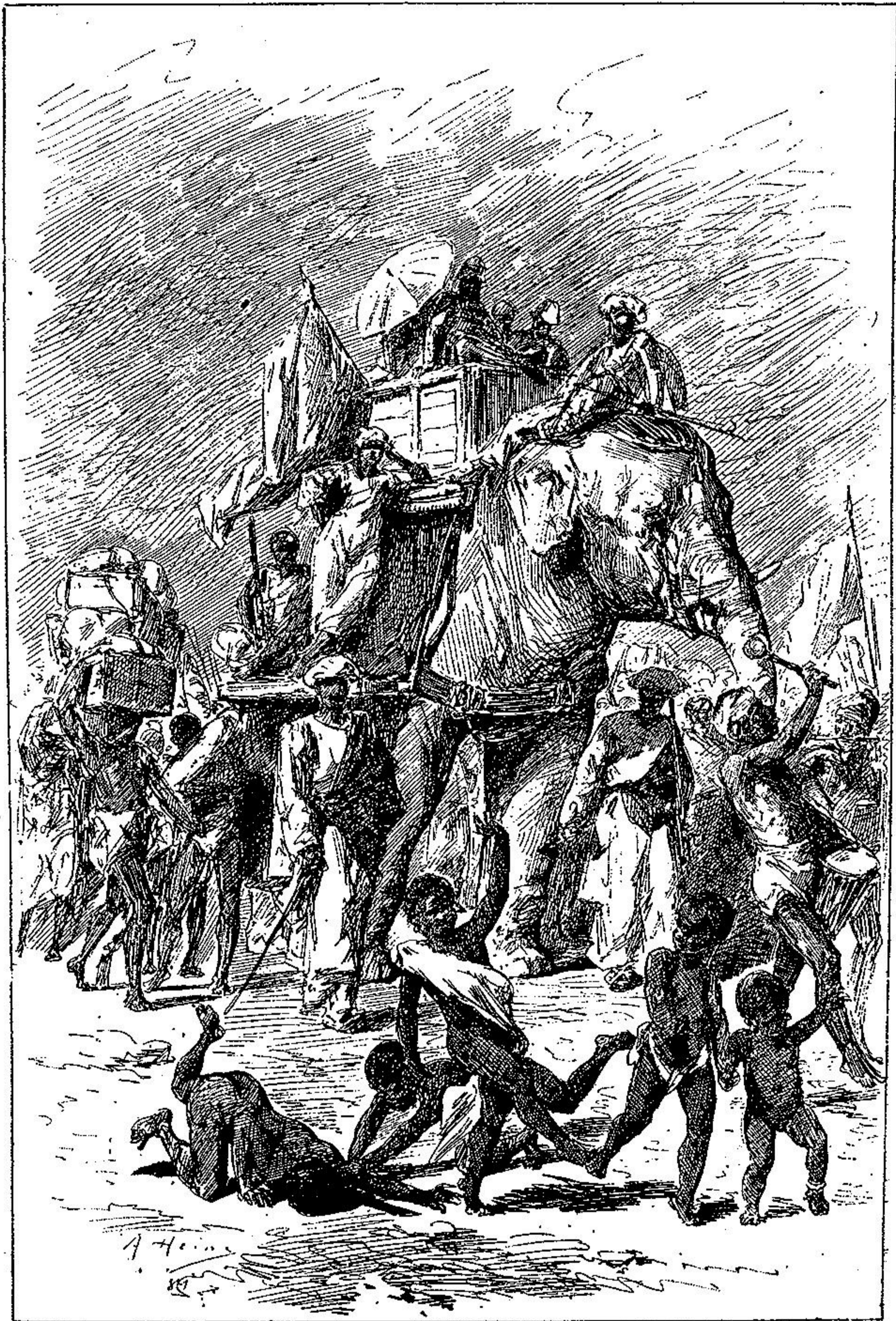
L'arrivée de cette splendide caravane à Taborah produisit un enthousiasme, une admiration, un émoi indescriptibles ; elle fut saluée comme une merveille surhumaine et restera inoubliable pour le peuple de l'Ounyanyembé.

Le 28 octobre, à 8 heures du matin, l'expédition étant arrivée en vue de Taborah, on revêtit l'éléphant-pilote « Pulmalla » de son plus brillant harnais écarlate et noir ; sur son dos l'on attacha une nacelle où prirent place Carter, Popelin, Van den Heuvel et un Anglais, M. Stokes ; entourés des mahouts et des cornacs en riches uniformes, nos voyageurs entrèrent ainsi triomphalement dans la ville, et, dans ce majestueux équipage, rendirent visite au gouverneur et aux notables de l'endroit.

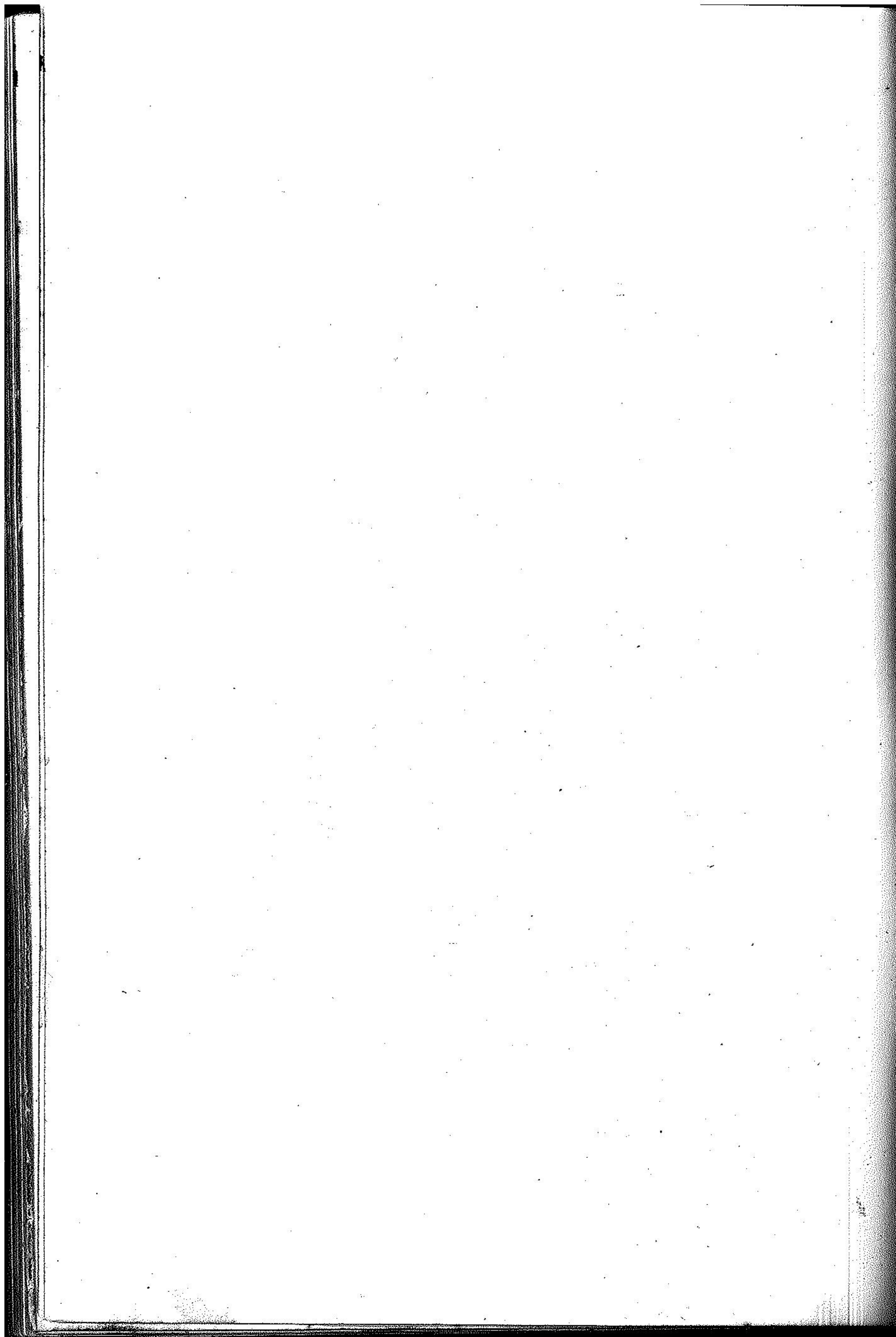
Toute la population les suivait : hommes, femmes, enfants poussaient de longues acclamations, des cris de joie, et se roulaient à terre comme pris de folie à la vue de ce phénomène : des hommes blancs transportés à dos d'éléphants ! L'effet en fut prodigieux, et cet événement laissera dans les esprits d'ineffaçables traces ; aux yeux des Arabes mêmes le prestige de l'Européen y a conquis une importance considérable, car, après pareil exploit, son pouvoir a été proclamé sans limites.

Popelin ne s'arrêta que six jours à Taborah ; il chargea le docteur Van den Heuvel du soin de fonder en cet endroit un poste de ravitaillement, lui confia la garde du gros de ses marchandises avec mission de les lui expédier plus tard, et se remit en route accompagné seulement de ses quarante askaris et d'une caravane très légère.

Nous retrouverons plus loin le brave Van den Heuvel dans l'exercice de



ENTRÉE TRIOMPHALE A TABORAH.



ses fonctions ; pour l'instant, suivons le chef de la deuxième expédition en marche vers Karéma.

Son voyage s'effectua dans d'heureuses conditions ; certes, plus d'un conflit éclata entre askaris et porteurs ; sous les prétextes les plus futiles, à propos d'une simple bousculade, les hommes en vinrent parfois aux mains, et se divisèrent en deux camps, chacun prenant fait et cause pour son compatriote ; mais alors l'homme blanc intervenait, distribuait aux belligérants, sans distinction de parti, quelques vigoureux coups de canne, et bientôt tout rentrait dans l'ordre. A vrai dire, les mutins n'étaient pas fâchés de le voir intervenir : cela leur permettait de mettre fin aux horions sans que l'amour propre d'aucun en souffrit.

Enfin, le 9 décembre, un mois et six jours après son départ de Taborah, le capitaine Popelin opérait à Karéma sa jonction avec Cambier.

Entre-temps, ce dernier avait à lui seul soulevé des montagnes : après d'une première reconnaissance des bords du lac, il choisit comme emplacement de la station future un endroit des plus propices, situé sur un monticule arrondi, élevé de six mètres au-dessus du niveau du Tanganika dans l'intérieur duquel il forme promontoire et d'où l'on jouit d'une vue réellement admirable ; il se rendit acquéreur de tout le terrain avoisinant et fit accord avec le sultan pour la construction de huttes provisoires, puis il s'en retourna chez Simba où était restée, on s'en souvient, la majeure partie de ses marchandises et de son matériel.

Pendant le temps que Cambier y séjourna, un tremblement de terre assez violent eut lieu, au grand effroi des Zanzibarites qui l'accompagnaient. Il se trouvait alors dans une hutte que Matumula avait mise à sa disposition et s'occupait de l'inspection des colis, lorsque tout à coup il fut interrompu par un bruit étrange venant du dehors : on aurait dit d'un véhicule lourdement chargé et roulant avec fracas ; en même temps il ressentit des secousses qui le firent osciller. Étonné, il sortit, et aux habitants qui passaient il demanda la cause de ce phénomène qu'il reconnut bientôt être un tremblement de terre, mais qu'il croyait devoir produire une panique générale.

Du ton le plus naturel cependant et sans frayeur aucune :

« C'est, répondirent-ils, l'esprit du vieux Mkapanga, le roi du Tanganika, qui passe sous terre ; dans cet événement, qui, du reste, se reproduit fréquemment, il n'y a rien qui doive vous inquiéter : il indique seulement la mort prochaine d'un personnage important. »

Et comme pour donner raison à cette croyance populaire, ce fut précisément à ce moment-là que Popelin, franchissant ses dernières

étapes, atteignait le lac Tanganika, dont la rive allait lui servir de tombeau.

Avec quelle joie les deux camarades se revirent ! Pour Cambier, c'était la fin de la solitude, de l'exil ; pour Popelin, c'était un compagnon expérimenté qu'il trouvait sur sa route pour le guider dans ses recherches et le soutenir dans ses efforts.

Il fut convenu qu'ils passeraient ensemble à Karéma la saison des pluies ; que Cambier y resterait pour achever les travaux de la station, pendant que Popelin, renforcé par l'expédition nouvelle qu'on annonçait d'Europe, se porterait vers Nyangwé pour fonder une station sur la rive occidentale du lac.

En attendant, et malgré les ondées qui déjà préludaient au retour de la masika, les deux amis se mirent courageusement à la besogne qui consistait à élever des abris provisoires pour l'hivernage. Car c'est en vain que l'on avait compté pour cette installation sur le sultan de Karéma : malgré sa promesse formelle de bâtir des huttes pendant le séjour de Cambier chez Simba, et bien qu'il en eût touché le prix à l'avance, l'infidèle Kangoa oublia entièrement sa parole, si bien que tout restait à faire lorsque Cambier revint.

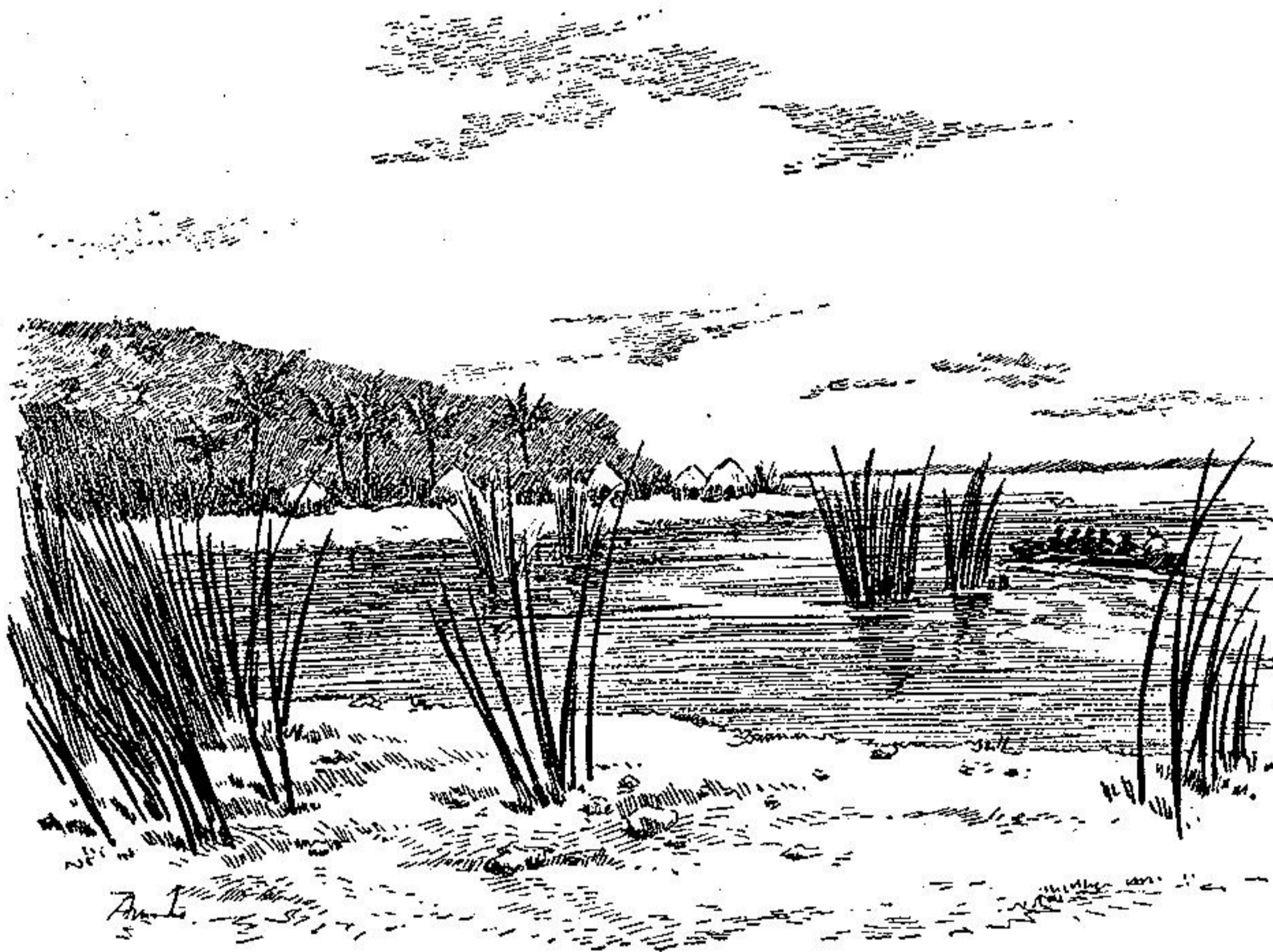
Il y avait donc lieu de se hâter. Aussi, dès 6 heures du matin, les travailleurs se mettaient à l'ouvrage : la bâtisse devant être en adobes, c'est-à-dire en briques séchées au soleil, il fallut apprendre le métier de maçons aux maladroits Zanzibarites ; rien de curieux comme de les voir dans ce rôle : nul d'entre eux n'avait la moindre notion de la perpendiculaire ; aussi, lorsqu'on les laissait sans surveillance, ils élevaient des murs à l'instar de la tour de Pise, avec cette différence que leur ouvrage ne tardait pas à s'écrouler comme un château de cartes.

Quant aux gens du pays, ils se bornaient à regarder et à rire ; dans le principe du moins, la fainéantise et l'indifférence les empêchèrent de prêter à la petite colonie le concours de leurs bras, mais nous dirons plus tard comment la persévérance de nos voyageurs finit par triompher de cette apathie, et combien l'exemple et la persuasion domptèrent ces natures primitives, au point de les régénérer par le travail et la liberté.

Le plan des constructions, tel que Cambier l'avait dressé, offrait l'aspect des tembés de l'Ougogo et de l'Ounyanyembé, avec cette différence toutefois qu'au lieu de revêtir la forme carrée ou rectangulaire, l'ensemble devait représenter un vaste hexagone : sur les six côtés d'une aire qu'ils entourent complètement seront établis les logements des Zanzibarites, les magasins, ateliers, écuries, étables ; au centre, la maison

des Européens, haute d'un étage autour duquel courra une large véranda avec toit débordant à la façon des chalets suisses. Une muraille extérieure précédée d'un fossé enserrera les bâtisses et sera percée de petites ouvertures servant à la fois de fenêtres, de judas et de meurtrières ; entre la muraille et les habitations on réservera une sorte de chemin de ronde, de sorte que la station, sérieusement fortifiée, pourra au besoin être défendue par une faible poignée de combattants.

Tout à l'entour, la terre, débarrassée des roseaux et autres herbes



VUE DU LAC AUX ENVIRONS DE KARÉMA.

parasites, recevra les semences apportées d'Europe ; car, à son arrivée à Karéma, Cambier n'y a trouvé qu'un peu de sorgho et de maïs dont les naturels font leur seule nourriture, et l'on devait, en conséquence, se mettre à l'œuvre sans retard pour fournir la station de légumes frais et d'aliments nécessaires à l'élevage des bestiaux.

On verra plus loin avec quelle énergie ces plans intelligents ont été exécutés et de quels merveilleux résultats ils furent couronnés ; bornons-nous pour l'instant à suivre Cambier et Popelin ébauchant ces travaux pendant la saison des pluies qui débute en novembre et dure parfois jusqu'en

mai : cette circonstance augmenta notablement les difficultés du début ; néanmoins ils en triomphèrent vaillamment.

A cette époque de l'année, la nature revêt un aspect des plus enchanteurs, et n'était la contrariété de suspendre tous travaux et explorations, l'hivernage aurait de grands charmes : le sol fertile, arrosé par des myriades de cours d'eau, couvert de la plus luxuriante végétation, offre alors l'image de la richesse et de la vitalité. L'Europe n'a rien qui puisse en approcher : ce ne sont que vallées pittoresques, fières collines, rivières écumantes ; à l'horizon, monts ambitieux, vastes forêts, rangées solennelles de grands arbres droits et nus comme des colonnes, formant à perte de vue d'interminables perspectives.

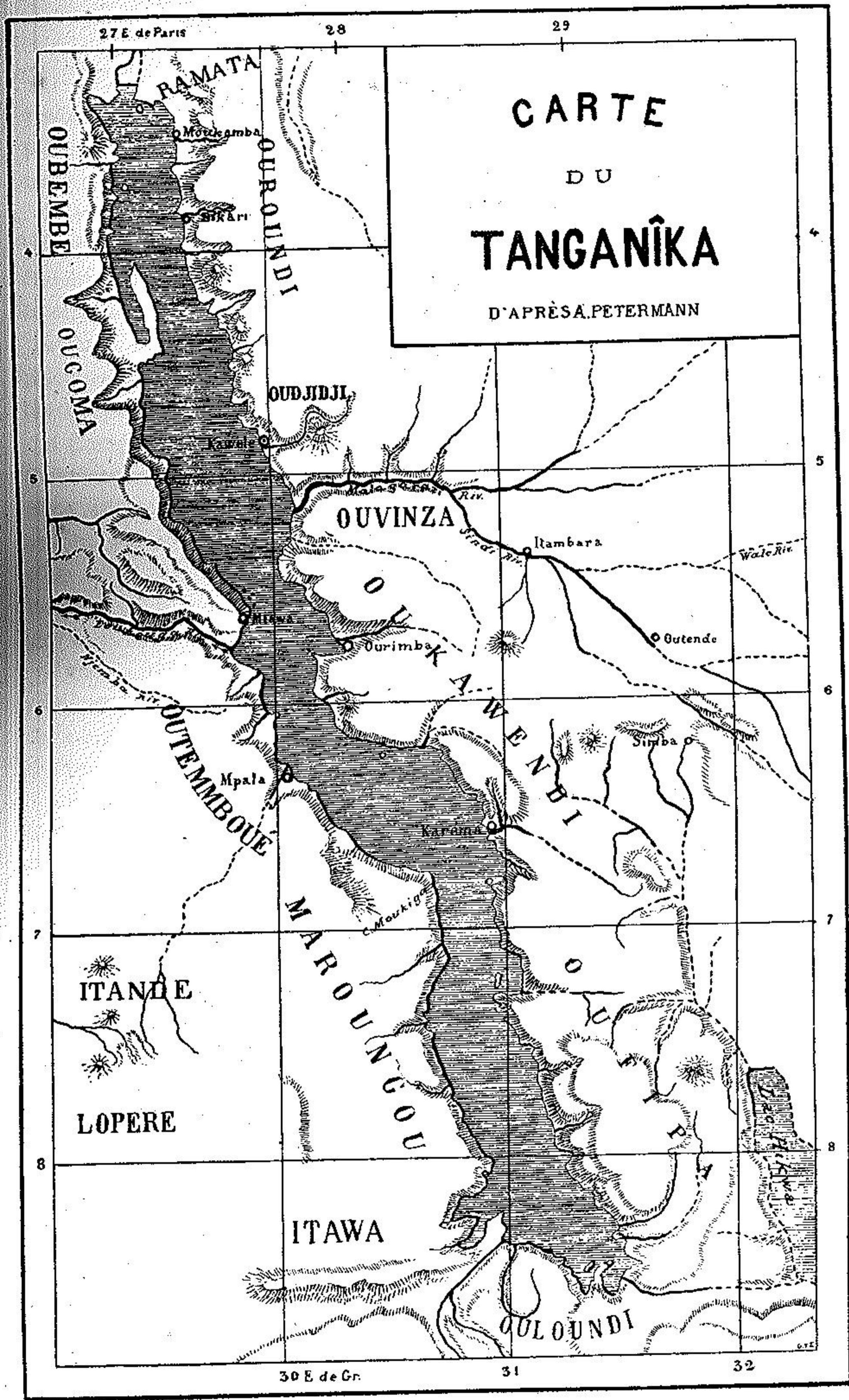
Quelle puissance ! quelle variété dans cette végétation ! Le sol est si généreux et la nature si séduisante qu'en, dépit des effluves mortels qui s'en échappent on s'attache à cette contrée dont, à force de travaux et de cultures, on parviendra à faire disparaître l'insalubrité.

Oui, au milieu des tracas et des mécomptes dont ils furent assaillis, nos voyageurs connurent cependant des heures enchanteresses en parcourant ces vastes solitudes dont ils s'emparaient, en somme, de par la civilisation et au nom de l'humanité.

A l'horizon s'étend cette nappe d'eau immense, le Tanganika, dont la longueur est de 609 kilomètres, la largeur de 10 à 45 milles, et la superficie totale de 9240 milles carrés, c'est-à-dire un lac ayant la surface de la Belgique entière ! Quelle superbe assise pour travailler à la régénération de ce monde nouveau ! Non, il n'est pas de regard qui sans une émotion indicible puisse contempler le panorama de ce merveilleux infini : les couleurs éthérées dont le ciel resplendit, le rose, l'azur, le safrané, le violet, vont et viennent avec une rapidité magique ; de larges bandes, des lignes ténues, des stries métalliques sont transformées en or bruni et flamboyant. Leur éclat se réfléchit sur la muraille gigantesque d'un noir bleu qui, à l'occident, borne le Tanganika ; il révèle ces montagnes dont le sombre voile cache des splendeurs et répand sur elles des teintes du rose le plus doux en les inondant d'un flot de lumière argentée.

Tel était l'enthousiasme de Stanley lorsque, dans son mémorable voyage, il contemplait ces merveilles ; mais les naturels eux-mêmes, pour sauvages qu'ils sont, ne demeurent pas insensibles à ces grands spectacles de la nature, et, sous l'humble chaume, écloses dans ces grossières cervelles, maintes poétiques légendes circulent, expliquant l'origine du vieux Tanganika.

« Il y a longtemps, longtemps, disent les riverains, à la place où vous



CARTE
DU
TANGANÏKA

D'APRÈS A. PETERMANN

27 E de Paris

28

29

OUBEMBE

OULOUNDI

OUGOMIA

OUDJIDJI

OUVINZA

OUKAWENBI

OULEMBOUË

MAROUNGOU

ITANDE

LOPERE

ITAWA

OULOUNDI

30 E de Gr.

31

32

voyez le lac, se trouvait une plaine immense, habitée par de nombreuses peuplades qui possédaient de riches troupeaux de chèvres et de bœufs comme l'on en rencontre aujourd'hui dans l'Ouhha.

« Au centre de cette plaine s'élevait une ville très florissante défendue par une fière estacade, et, suivant la coutume, les habitations mêmes étaient entourées d'une forte haie en cannes pour protéger bêtes et gens contre les fauves et les voleurs.

« Dans un de ces enclos vivait avec sa femme un brave homme, propriétaire d'une source profonde qui alimentait un joli petit ruisseau où les troupeaux du voisinage venaient se désaltérer.

« Cette fontaine, chose étrange, contenait des poissons sans nombre qui fournissaient à l'heureux ménage une nourriture abondante et exquise; mais comme la possession de ce trésor dépendait du secret le plus absolu sur son existence, personne, en dehors du cercle de la famille, n'en avait connaissance; une tradition, transmise de père en fils, portait même que le jour où ce secret viendrait à être révélé à quelque étranger la ruine et la désolation s'abattraient sur la contrée.

« Or il advint qu'à l'insu du mari la femme aima un autre homme de la ville, et qu'en cachette un jour elle lui porta quelques-uns des poissons de la merveilleuse fontaine. La chair en était si délicate et d'une saveur si nouvelle, que celui-ci voulut savoir d'où ils venaient.

« Pendant longtemps la crainte des terribles conséquences d'une indiscretion empêcha la femme de répondre aux pressantes questions qui lui étaient adressées. Malgré son respect pour l'Esprit de la source, en dépit de la frayeur que lui causait la perspective d'une semblable faute, elle finit par promettre de dévoiler le mystère.

« Un jour, le mari eut à faire un voyage dans l'Ouvinnza; avant de partir, il recommanda encore à sa femme de bien fermer l'huis, de n'y admettre aucun étranger, de ne pas aller faire la causette chez les voisins et surtout de garder strictement le silence au sujet du trésor.

« La femme promit d'obéir; mais à peine le voyageur était-il en route qu'elle courut trouver son complice.

« — Mon mari est parti pour l'Ouvinnza, lui dit-elle, et sans doute il demeurera nombre de jours absent; tu m'as souvent demandé d'où je tirais ces mets savoureux que nous avons mangés ensemble; eh bien, viens avec moi, tu vas le savoir. »

« Lui, tout joyeux, l'accompagne. Arrivés dans la maison, la femme le régale d'abord de zogga qui est le vin du palmier, de marammba qu'on tire du bananier, d'ougali, épaisse bouillie faite de sorgho et de lait, puis

de farine de maïs, d'huile de palme assaisonnée de poivre, enfin d'une grande quantité de superbes poissons.

« Le repas terminé, il lui dit :

« — Nous avons mangé et bu, nous voilà rassasiés. A présent, montre-moi où tu prends cette chair délicieuse qui est bien meilleure et plus blanche que celle d'agneau, de chevreau ou de poulet.

« — Oui, répondit-elle ; c'est parce que je t'aime tendrement ; car c'est là un grand secret que mon mari m'a bien recommandé de ne révéler à quiconque en dehors de la famille. Tu devras donc n'en jamais parler et ne point me trahir, car il nous arriverait malheur à tous.

« — Sois sans crainte ; ma bouche restera close et ma langue liée ; je ne voudrais pas, aimée, que tu souffrisses à cause de moi. »

« Ils se levèrent là-dessus. Et, le prenant par la main, elle le conduisit vers l'enclos qui était soigneusement entouré d'une haute palissade, l'y fit entrer et lui montra une sorte d'étang de forme ronde, rempli d'une eau limpide qui montait en bouillonnant des profondeurs du sol.

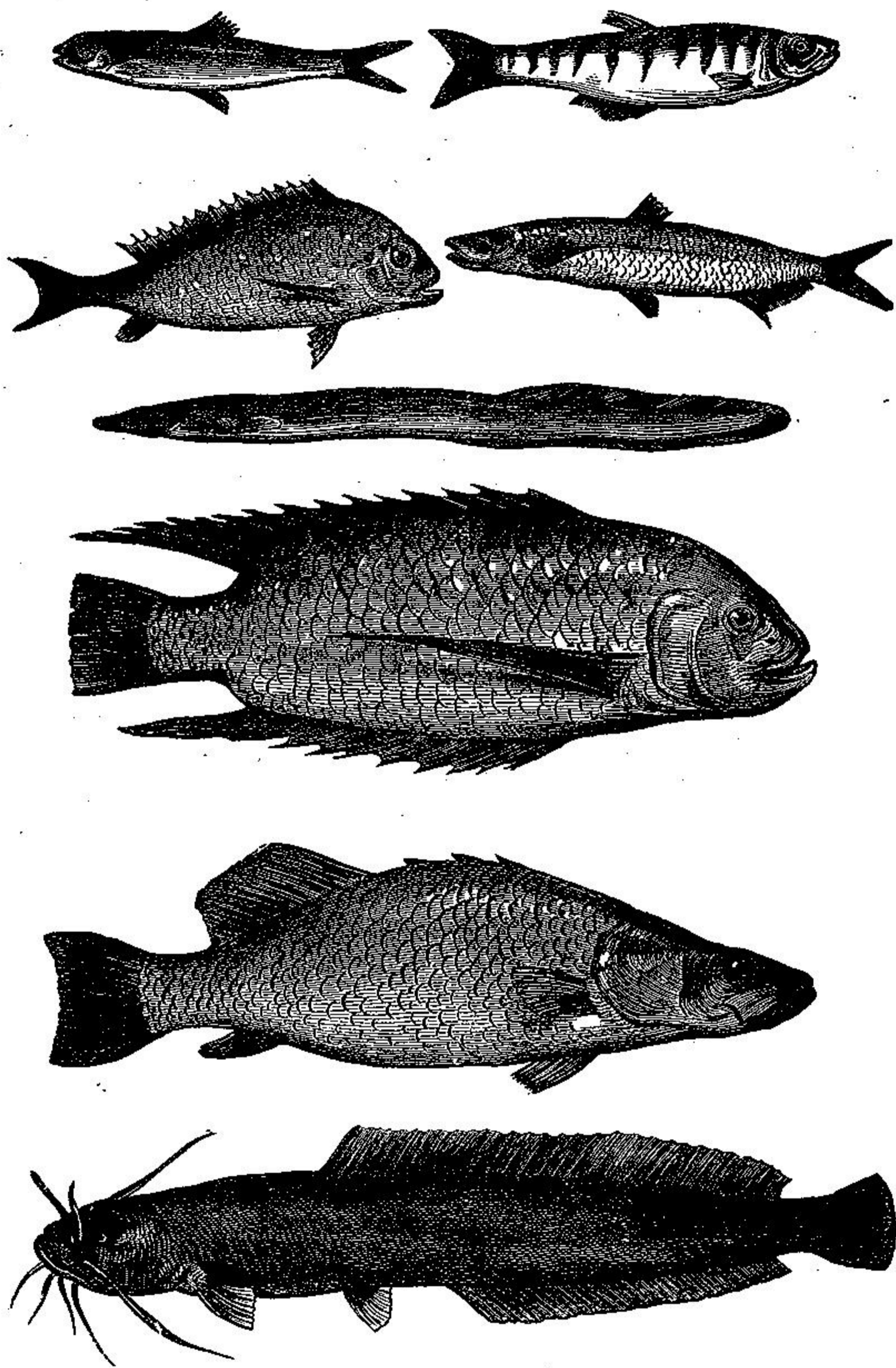
« — Regarde, dit-elle, voilà notre source mystérieuse. N'est-elle pas belle ? Et c'est là que nagent les poissons. »

« De sa vie, l'homme n'avait rien vu de pareil, car, excepté celle qui sourdait de cette fontaine, il n'y avait pas de rivière dans le pays. Sa joie était si grande qu'il s'assit au bord de l'eau et regarda, stupéfait, ces hôtes étranges frétiller, sauter, se poursuivre, plonger, paraître, disparaître, étalant au soleil leur ventre ou leurs flancs aux écailles colorées. L'un d'eux, plus hardi, s'étant approché, l'homme étendit la main et le voulut saisir. Ah ! ce fut la fin de tout. A l'instant le sol se fendit, la plaine s'enfonça, la source jaillit brusquement, déborda et emplit l'affreuse déchirure que venait de creuser un épouvantable tremblement de terre à la place où s'élevait la fière cité. Et que voit-on aujourd'hui en ce lieu ? Le grand Tanganika. Car tous les habitants ont péri ; maisons, champs, jardins, troupeaux, tout a été englouti sous les eaux.

« Et quand le mari eut terminé ses affaires dans l'Ouvinnza, reprenant le chemin de sa demeure, il fut surpris de se trouver tout à coup en face de montagnes qu'il ne connaissait pas ; et, gravissant leur sommet, il aperçut un grand lac à l'endroit où il avait laissé sa ville et sa patrie. Alors il comprit que le secret de la fontaine avait été trahi, et que, par la faute de sa femme, tout le monde était mort et le pays détruit. »

Telle est la légende que les naturels rapportent sur l'origine du vieux Tanganika. Il en est d'autres encore, et en grand nombre, car l'esprit de

ces riverains s'accommode fort bien des histoires fantastiques. Il s'en faut toutefois qu'elles aient toutes le même désintéressement : témoin celle de



POISSONS DU TANGAN'KA.

Moussamvouira qui, en fait d'exploitation noire, peut être citée comme un modèle du genre.

Cameron appelle de ce nom une rivière située à 6° 47' 50" de latitude sud,

précisément à l'endroit où se trouve Karéma; mais, en réalité, Moussamvouira n'est nullement un cours d'eau, mais bel et bien un esprit diabolique qui hante la plaine et les collines environnantes, et dont le pouvoir s'étend même sur une portion du Tanganika.

Ce diable a pour prêtresse une femme qui, à l'instar de la pythonisse d'Endor ou d'Apollon Pythien, évoque l'esprit des ténèbres et vous met en contact avec lui; point d'autel cependant, ni de trépied sacré: pour rendre ses oracles, la sibylle se contente de la vulgaire poussière où elle se roule en poussant des cris stridents et en se tordant comme une convulsionnaire.

Or, le costume des femmes étant là-bas des plus sommaires, les mouvements désordonnés de la sorcière ne s'exécutent qu'au grand dam de la plus vulgaire décence. Moussamvouira, esprit malin, en fut choqué sans doute pour l'homme blanc, et, voulant donner plus d'ampleur au vêtement de sa messagère, lui inspira l'idée de demander à Cambier, en guise de sacrifice propitiatoire, un cadeau de sept dotis d'étoffe, représentant près de vingt-cinq mètres.

Notre voyageur ne put s'empêcher de faire observer que Moussamvouira mettait à ses bonnes grâces un prix bien élevé; il essaya de marchander: d'abord il proposa une shouka, soit un mètre et demi; la prêtresse repoussa cette offre avec indignation comme absolument insuffisante à voiler ses mystères; bref, après d'interminables palabres entremêlés des scènes les plus burlesques, on finit enfin par tomber d'accord pour un doti et demi, environ cinq mètres d'étoffe. Moyennant ce don, le génie de Karéma promit solennellement sa protection et sa bienveillance aux mousoungous.

Ce pacte une fois conclu, Cambier espérait que le diable le laisserait en paix.

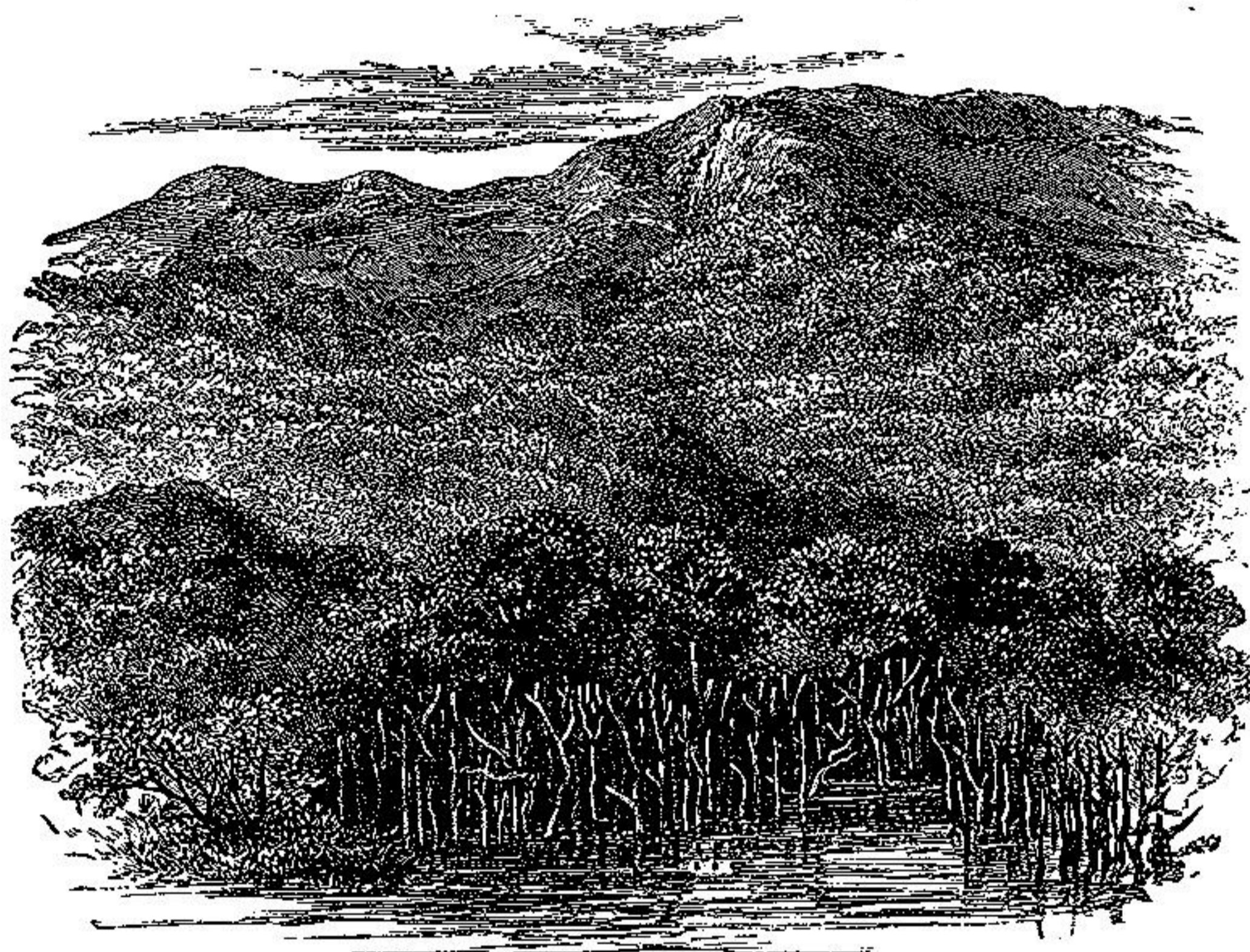
Il n'en fut rien.

Peu de temps après, au beau milieu de la nuit, des cris et d'affreux hurlements le réveillèrent en sursaut: c'était Moussamvouira qui, en dépit de la récente convention, lui envoyait son oracle pour réclamer de nouveaux présents. Ce manque absolu de bonne foi indigna profondément Cambier; aussi fit-il prévenir le diable que dorénavant il le recevrait lui et ses délégués à coups de trique. La menace produisit bon effet: l'esprit malin s'engagea à ne plus approcher de la hutte de l'homme blanc. Il tint parole.

Ces jongleries, du reste, exercent une influence très fâcheuse sur les naturels et sur les Zanzibarites eux-mêmes; ceux-ci sont bien musulmans de par la circoncision, mais ils n'en partagent pas moins les plus

superstitieuses croyances des sauvages, et il n'est pas jusqu'aux Arabes habitant l'intérieur de l'Afrique qui ne se laissent subjugués par elles.

Cependant, tandis que nos deux voyageurs tout en explorant le pays mettaient à profit le temps de la *masika* pour amener à pied d'œuvre les pierres et les bois de construction, Carter, de son côté, s'avancait vers Karéma avec les deux éléphants qui lui restaient. Il avait quitté Taborah peu de temps après Popelin, mais sa marche était lente, par suite de l'état de santé de « Sosankalli » qui tomba gravement malade au cours des



EXTRÉMITÉ SUD DU TANGANÏKA.

dernières étapes : ses forces s'en allaient, ses yeux pleuraient abondamment et bientôt une large taie blanche les couvrit.

« C'est l'*aghin Baho*, dirent les mahouts ; cette indisposition, qui se manifeste par une inflammation des yeux, est fort commune aux Indes, mais presque toujours elle est mortelle. »

On débarrassa l'animal de son fardeau, et tout d'abord le mal parut décroître ; malheureusement les pluies survinrent, et ces longues marches à travers des immensités détrempées compromirent la guérison et entravèrent les soins à donner. Le 14 décembre, l'expédition étant arrivée en vue de Karéma, le pauvre « Sosankalli », pris de vertige, se laissa choir tout à coup : ses jambes de derrière tremblèrent, il respira bruyamment, puis ne bougea plus ; il était mort tranquillement, sans souffrances, au

moment de toucher au port où il aurait trouvé le repos et peut-être la guérison.

Cette perte affligea profondément toute la petite colonie ; l'expédition se trouvait ainsi réduite au seul éléphant-pilote « Pulmalla », auquel on construisit un abri ; et Carter résolut d'attendre à Karéma les nouveaux ordres du roi Léopold, car malgré cette apparence d'insuccès, il considérait l'entreprise comme ayant donné des preuves suffisantes d'utilité pour pouvoir être énergiquement poursuivie.



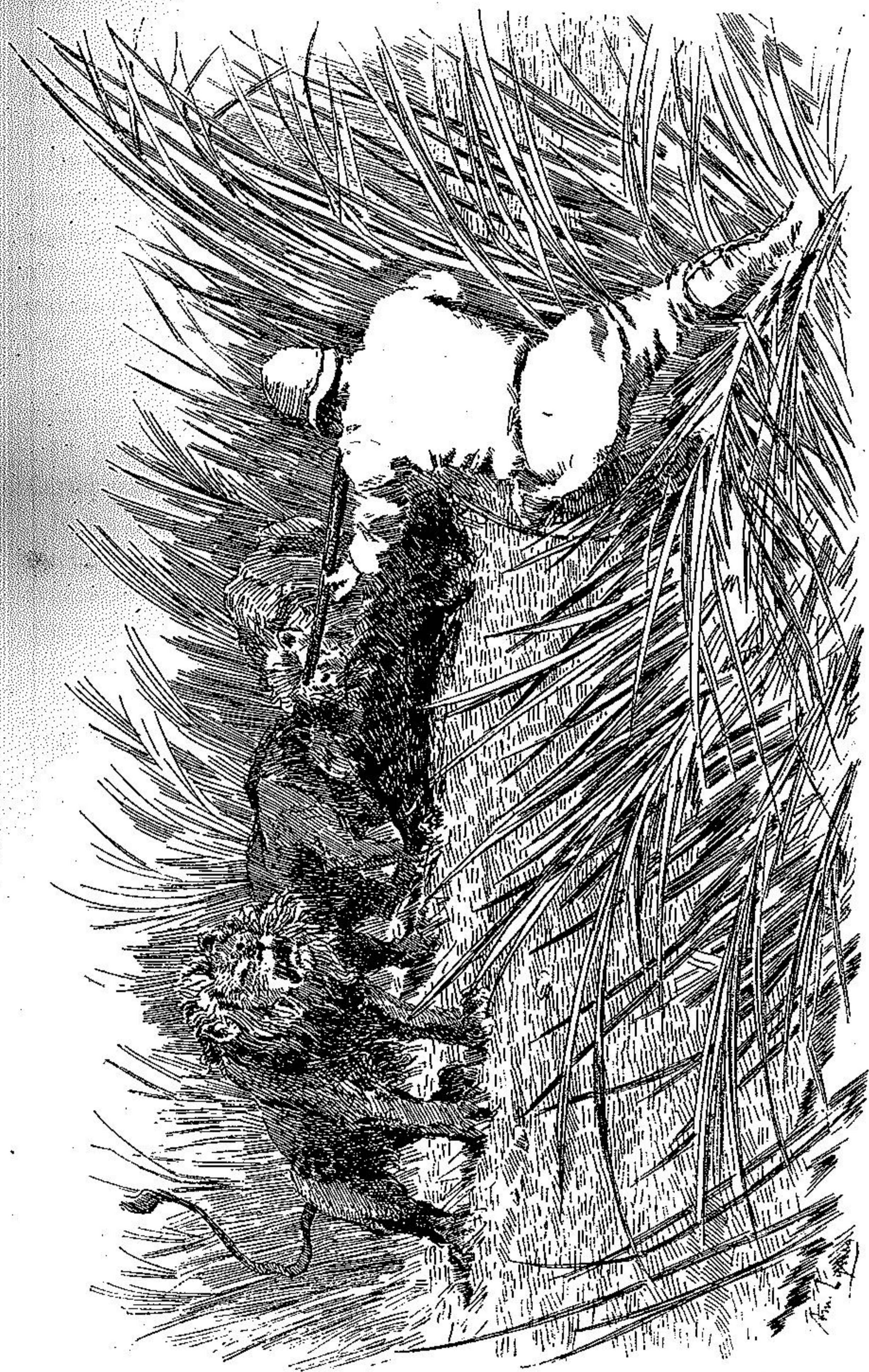
NATUREL DE KARÉMA.

Cet avis, sur lequel nous reviendrons, fut partagé ; et sans la regrettable catastrophe de Pimboué, nul doute qu'à l'heure actuelle l'essai des éléphants indiens eût heureusement abouti et que déjà s'en fussent dégagés les résultats pratiques qu'il promettait.

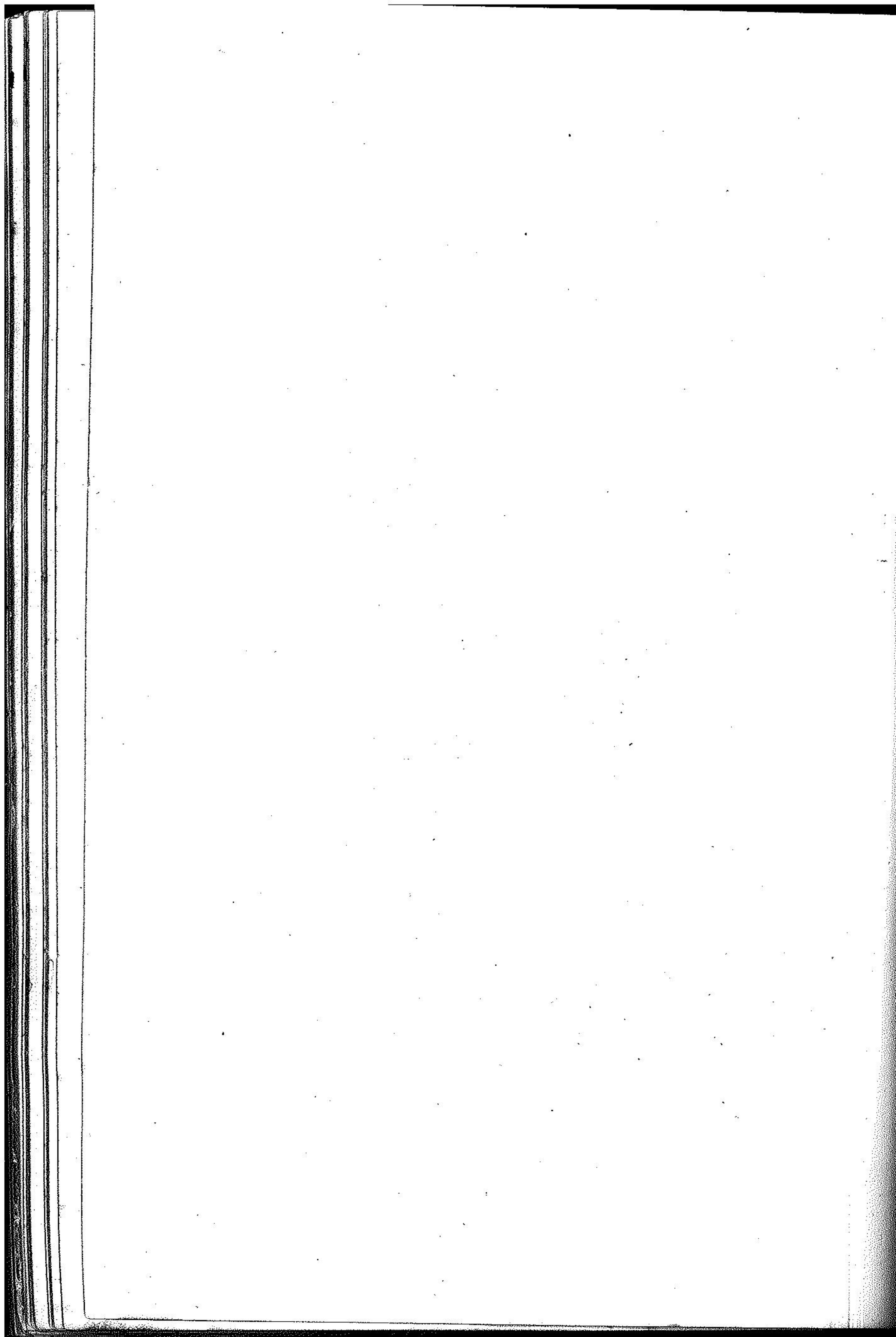
L'arrivée de Carter et de « Pulmalla » rompit un peu la monotonie qui régnait dans notre colonie de Karéma ; à la vérité, il n'était guère réjouissant pour nos officiers de passer ainsi de longues semaines confinés sous des abris provisoires et des plus primitifs ; cependant tout travail fut forcément interrompu pendant le plus fort des pluies, et jusqu'à la fin de ce déluge qui transformait les moindres ruisseaux en torrents impétueux et la plaine entière en un vaste marais aucune exploration sérieuse ne pouvait être tentée.

Seul Carter s'aventurait par tous les temps à la recherche du gibier ; il s'était imposé la tâche de pourvoir de viande fraîche la table de ses amis, et il s'en acquittait fort heureusement. Mais il fallait vraiment être possédé de la passion de la chasse pour avoir le courage de battre les abords du lac en saison d'hivernage : une jungle épaisse couvre la plaine et le sol est à tel point fangeux qu'on y enfonce comme en un borbier, et ce n'est qu'à la condition de se laisser tremper jusqu'aux os que l'on parvient à traverser herbes et taillis.

N'importe, l'infatigable chef des éléphants n'en partait pas moins chaque jour un fusil de chasse sur l'épaule, un rifle calibre 4 aux mains de Djouma, son porteur d'armes ; et, grâce à ses exploits cynégétiques, la cuisine de



CARTER EN FACE DE TROIS LIONS.



Karéma exhalait à tout moment le parfum exquis d'un filet de zèbre ou de girafe, d'un cuissot d'antilope ou d'un salmis de pintade : cela faisait prendre en patience les rigueurs de la saison.

Un jour, revenant d'une de ces excursions, Carter, désappointé d'avoir manqué plusieurs gros gibiers, rencontre sur sa route un sanglier de belle taille ; il lui envoie un coup de fusil, l'atteint, et, comme l'animal blessé n'en continue pas moins à fuir, il se précipite derrière lui en suivant la traînée de sang. Cette course durait depuis une dizaine de minutes quand tout à coup de sourds grondements se font entendre dans la jungle.

« Attention maître, disent les noirs qui l'accompagnent ; c'est certainement un rhinocéros qui grogne là-bas ; n'allez pas plus loin. »

Et joignant l'exemple à la parole, ils détalent au plus vite, laissant Carter seul avec son porteur d'armes.

Notre intrépide chasseur n'était pas homme à reculer devant un animal, quel qu'il fût ; aussi continua-t-il sa route, en se fauflant sans bruit à travers le fourré. Tout à coup, près de franchir la dernière touffe de jungles qui masquait une petite clairière, il s'arrête court : devant lui, trois lions sont en train de devorer le sanglier qu'il poursuit.

Déjà, entr'ouvrant sa gueule ensanglantée l'un d'eux, l'ayant aperçu, se ramasse menaçant, la crinière hérissée... Mais, prompt comme l'éclair, au moment même où l'animal s'élance, Carter lui tire un coup de fusil à bout portant, puis brusquement se rejette en arrière, attendant l'attaque des trois monstres qui s'apprêtent à fondre ensemble sur lui.

« Djouma ! mon rifle à éléphant !... » crie-t-il en étendant la main derrière lui pour saisir cette arme sur le secours de laquelle il comptait puissamment.

Mais rien.

Djouma épouvanté a fui, sans songer qu'il laissait là son maître presque désarmé en face de trois lions !

Carter sent une sueur froide perler sur ses tempes : une seconde s'écoule, longue comme un siècle, puis, sans hésiter, il tire son dernier coup. D'effroyables rugissements y répondent, et, bondissant dans les hautes herbes, deux des fauves s'enfuient, tandis que le troisième, mortellement atteint, s'éloigne péniblement.

Dans l'impossibilité de l'achever, Carter, désarmé, revient à la station, prend avec lui quelques hommes, de nouvelles armes, et s'en retourne à la recherche du lion qu'il a blessé ; malheureusement l'obscurité le surprend et le force bientôt d'interrompre cette poursuite.

Nos voyageurs n'eurent pas de viande fraîche ce jour-là ; mais quand

le soir ils quittèrent leur ami Carter, ce fut plus vigoureusement que d'habitude qu'ils lui serrèrent la main.

Ici nous devons une fois encore laisser Karéma où Cambier et Popelin comptent sur le retour des jours de soleil, le premier pour achever les constructions de la station, le second pour se rendre de l'autre côté du lac avec les compagnons qui lui sont annoncés; où Carter lui-même attend des ordres et du renfort pour ramener de la côte d'autres éléphants et fonder un haras chez Simba; force nous est en ce moment de retourner en Europe pour y retrouver ces expéditions si ardemment désirées, les suivre dans leur organisation, et assister enfin aux émouvantes péripéties dont leur voyage a été semé.

